

Voir du Dji-F un teaser romanesque

Nicolas Chalifour

Numéro 132, février 2012

Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66022ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chalifour, N. (2012). Voir du Dji-F : un teaser romanesque. *Moebius*, (132), 101–108.

NICOLAS CHALIFOUR

Voir du Dji-F
un teaser romanesque

*Now is the winter of our discontent
Made hideous summer by this son's vain torque*
Shakespeare, s'il avait été là

Ces jours-ci, le maître d'hôtel est très pâle. Dans ses mains tremblantes, ses clefs tintent en cherchant longtemps leurs serrures, alors que sa lèvre supérieure, elle, est ponctuellement remuée de petits spasmes nerveux. Déjà passablement affecté par la lourde séquence d'incidents regrettables survenus au cours des dernières semaines, le Serbe aux sourcils broussailleux s'est enfoncé, depuis la dernière catastrophe, dans un état d'agitation presque débilitant. C'est que le maître d'hôtel est un sujet très réceptif, un client qui répond très bien au traitement, une proie formidable pour l'estime personnelle du thérapeute.

Il faut dire que la dernière catastrophe a été un happening spectaculaire – on peut même dire, en toute modestie, qu'on s'est surpassé, qu'on a presque donné dans le chef-d'œuvre puisque la beauté dudit happening résidait essentiellement dans son étonnante simplicité. *Less is more*, qu'on disait quand on savait encore mettre les poutres sur les I. Il a suffi d'un petit erratum de rien du tout, de quelques phrases récitées innocemment, presque sans effort devant l'Association de la Haute-Yamaska pour la défense et l'illustration de la Char'i'a. On a lancé l'affaire de manière conventionnelle, désolé messieurs d'avoir le triste devoir de vous aviser que, avec quelques précisions de circonstance, une malencontreuse erreur, probablement

une consigne mal déchiffrée en cuisine, la lecture erronée d'un cuisinier dyslexique, ce sont malheureusement des choses qui arrivent puis d'enchaîner, éploré, nous regrettons sincèrement que du suif soit entré dans la composition de la sauce dont étaient recouvertes ces côtelettes d'agneau de Charlevoix que vous venez de déguster, avant de conclure, sympathique et convivial, pour se faire pardonner ce petit malentendu, la maison vous offre le digestif ou, bien sûr, si vous préférez, un thé à la menthe, dans le formidable vacarme de toutes sortes de vomissements sur le beau tapis de la salle à manger du Manoir. Du grand art sans même se fatiguer, vraiment, presque trop facile comme intervention.

Fruit de mon labeur constant et rigoureux d'humble travailleur humanitaire qui sait mettre consciencieusement la main à la pâte de son prochain sans compter ses heures, l'état du maître d'hôtel comporte toutefois aussi un inconvénient de taille. C'est que par d'étranges scrupules ou par souci de faire partager sa misère – il n'a pas nécessairement que des défauts le vieux bouc de Pristina –, il n'accorde plus de jours de congé successifs. Puisqu'on ne peut tout de même pas renoncer au tourisme, qu'il est néfaste pour le missionnaire de s'enliser – il risquerait de céder à la facilité des proies déjà affaiblies, faciles et presque résignées, du genre maître d'hôtel spasmodique – et qu'il faut savoir semer le malheur à tous vents, rouler sa gosse, user ses pneus et soutenir le désenchantement de nos belles régions, on est bien contraint, la veille d'une journée de congé esseulée, un soir de petite semaine, d'encourager la fin précoce et abrupte du service: un généreux déversement d'huile de ricin dans le réchaud à potage – accompagné d'une petite pensée pour le concierge de nuit dont tous les sens seront convoqués lorsqu'il s'attaquera au nettoyage des toilettes. Une fois la salle à manger vidée et le nœud papillon dégrafé, on peut foncer sur la 20 en direction de Québec et se dire que voyager la nuit, c'est bien, en constatant que, comme chez les clients qui après avoir salopé les toilettes du Manoir sont probablement encore en train de se vider de leur substantifique moelle sur le bord d'une route de campagne ou ailleurs, la circulation est fluide. En bonus, sans frais ou

achat requis, la nuit, puisque les gens sont généralement plus fragiles et disposés à l'inquiétude, on peut, avec les quelques sachets de ketchup qui traînent dans le coffre à gants et de jolis bruits de gorge, traumatiser à peu de frais une famille complète de touristes texans dans les chiottes d'une halte routière. Puisqu'on fait du bon temps, qu'on est déjà loin, qu'il est encore tôt et que le succès creuse la soif, on a le loisir de s'arrêter en route dans une petite ville bourrée de chômeurs nostalgiques, un lieu plein de misère et de poètes saisonniers, un lieu où on n'a certainement pas besoin d'aide pour trouver le fond, un lieu où on pourra prendre une petite heure de repos devant un whiskey et sans voir à son prochain, avant de reprendre la route. Mais, lorsqu'en parcourant les rues du triste centre-ville on remarque un bar, le Batown, devant lequel sont stationnés plusieurs Honda modifiées, Mazda à aileron et autres petits bolides compensatoires, on ne peut résister à l'appel du couillon, on se dit tant pis pour la détente et on se précipite. Quand on a la vocation on n'y peut rien, c'est plus fort que soi et on succombe à tout coup au chant débile de la Vanesse en spandex et aux glapissements de son Dji-F à calotte.

En passant la porte du bar-nightclub-lounge où tous les mercredis, c'est Staff Night! amène ton staff! et où tous les jeudis, c'est Ladies Night! amène ta blonde, ta voisine, ta sœur, ta mère ou ton groupe de Jeannettes! on constate qu'on a vraiment du flair: le Batown est une véritable ruche à Dji-F, ça bourdonne de casquettes et ça sent le muscle. Tout y est, la musique insupportable, le ratio mâle/femelle de quatre pour une et cette violence latente, le ronron presque palpable d'envies de fracas bien gonflées, prêtes à éclore et de désirs d'agression mûris à point.

Une fois que, patient et déterminé, on est arrivé à se tailler une place au bar entre deux beaux spécimens de Dji-F à la créatine, qu'on a fini par se faire entendre de Sandra qui a mis cinq bonnes minutes à repérer la bouteille poussiéreuse de whiskey qui était donc bin cachée en nayère du Baileys pis du Cacarasso bleu p'ce d'habitude icitte on boit plusse comme genre du Jack Danielle et qu'on a réussi à lui faire comprendre qu'on n'est pas Sylvain, le

gars donc bin fin de la clinique de dépistage du CLSC, on peut commencer à tendre l'oreille et à observer les petites misères potentielles qui, tout autour, dans le fouillis des jeux de lumières juvéniles et du vrombissement de basses trop fortes pour les haut-parleurs qui les crachent, ne demandent qu'à venir au monde, à se réaliser. C'est alors qu'on peut se dire: c'est parti! l'accoucheur des malheurs est en piste, la sage-femme des catastrophes a punché, qu'on fasse bouillir de l'eau! qu'on astique les forceps! Butiner dans un champ de *Dji-F* et de *Vanesse*, c'est le bonheur. Butiner dans un champ de *Dji-F* et de *Vanesse* en région, c'est un peu l'extase.

Mais, avant même qu'on ait eu le temps de planifier une petite intervention articulée autour d'un groupe de *Dji-F* excités par le poignant personnage de la shooter-girl de 16 ans – une estimation généreuse –, dont le corps inachevé a été orné d'énormes poches de solution saline que sa frêle ossature peine à porter – lourde rénovation dont les coûts ont probablement été portés au compte *Master Card* de sa maman parce que le bonheur de sa petite, ça n'a pas de prix, mais les glandes mammaires démesurées qui viennent avec, elles... –, on est abordé par un *Dji-F* enthousiaste qui s'est faulfilé jusqu'à l'emplacement du bar où on se livrait tranquillement à ces stimulantes manigances. Alors, c'est l'interruption violente des cogitations en cours par l'apostrophe du nouveau venu qui, on l'apprend rapidement, se nomme Steve. Doté d'une perspicacité anormale pour un membre de sa caste, Steve se lance, confiant et enjoué, avec un retentissant *Toi, t'es pas d'icitte!* Disposant aussi de connaissances géographiques bien au-dessus de sa moyenne, il enchaîne avec un *toi*, sagace et pénétrant, *tu dois-t-êtré de Monrial.*

Steve porte un jean bas de cul et un t-shirt moulant bariolé de bouts de texte incongrus, comme tous ses confrères, mais contrairement à la plupart de ces derniers, Steve ne porte pas de casquette, ne boit pas de *Budweiser* au goulot et a une musculature discrète, presque naturelle. Steve porte une écharpe de coton, boit du *Perrier* et manie avec beaucoup de fougue son modeste vocabulaire. Ses parents ont beaucoup d'argent, t'sais la grosse maison en pierre avec la clôture en fer forgé pis toute sur la rue

des Ursulines? Il aurait pu aller à l'université pis toute, Steve. Il aurait pu aussi avoir des bonnes notes et même plus dans ses cours au cégep s'il avait voulu. T'sais, i'faut pas le prendre pour un colon, Steve, l'hôtellerie pis la restauration, en désignant d'un coup de menton le faux nœud papillon dégrafé qui pendouille au col jauni de son interlocuteur, il connaît ça. Monrial aussi il connaît ça, il y était l'hiver passé, il y a même passé tout l'hiver. Il a travaillé comme busboy au Gobe, t'sais le restaurant full chic sur Saint-Laurent? le restaurant avec plein de vedettes pis toute? t'sais, où Justin pis Britney sont allés après leur show? Il y a rencontré du beau monde au Gobe, Steve. Des joueurs de hockey, comme Carnalchouk, t'sais Carnalchouk qui joue pour une grosse équipe des États, t'sais genre les Thrashers d'Atlanta, et des personnes très importantes, des gros VIP comme monsieur Risotto, t'sais celui de la mafia qui s'est fait descendre dans sa cuisine dans l'nord d'la ville?

Steve a des sourcils impeccables, pas un poil qui dépasse, des dents bien droites et des anecdotes passionnantes à propos de monsieur Risotto qui partait toujours sans finir la bouteille de XO, t'sais le cognac le plus cher pis toute? que lui, Steve, qui était barman, lui servait avec quatre gros ballons dès qu'il arrivait vers onze heures parce que monsieur Risotto, il avait toujours des associés, un homme important comme ça, t'sais, ça sort pas tout seul. En tout cas... la bouteille de XO, quand i'partait, monsieur Risotto, i'disait toujours j'te la laisse mon Steve, pis Steve, qui boit surtout du Perrier, il attendait la fin d'la soirée pour partager son cognac avec les autres serveurs parce que Steve il sait vivre, sa mère l'a élevé comme du monde, il a d'la classe, pis toute. C'est pas parce que tu viens d'une ville de rien comme icitte qu'tu peux pas avoir ça, d'la classe pis du savoir-vivre.

Steve, qui tâte de manière assez insistante l'épaule de son touriste d'Monrial, est généreux et loquace, il a aussi des anecdotes à raconter sur Carnalchouk, t'sais, le grand joueur de hockey? C'est que Carnalchouk est allé manger au Gobe avec toute son équipe, qui, comme il le disait, est une grosse équipe des États pis toute, mais il ne se rappelle encore déjà plus c'est laquelle, l'équipe, Steve, parce que

lui, le hockey il a jamais vraiment aimé ça, même si son père aurait ben voulu... En tout cas, ce soir-là, c'était pendant le temps des Fêtes pis c'était des menus à cinq cents piastres par personne pour tout l'monde avec du caviar noir comme des billes de réglisse, des filets mignons épais comme des matelas, des ben belles queues de homards, des crevettes grosses comme des pneus d' quatre roues, des huitres avec des noms pas possibles, pis toute, pis quand il passait, pour aider les gars à débarrasser toute la bouffe que la grosse équipe des États avait presque pas mangée, parce qu'un bon maître d'hôtel, t'sais, ça donne un coup d'main à ses serveurs des fois, i'y avait Carnalchouk qui l'accrochait pis qui l'pognait, lui, Steve, par les épaules, *come on, drink with us! come on!* en lui passant une grosse bouteille de champagne, du vrai pis toute, ou d'vodka, d'la Grey Goose, t'sais celle qui coûte ben cher, pis ça coulait partout sur Carnalchouk, pis sur lui, Steve, qui était là, collé sur Carnalchouk, t'sais, comme, toi pis moi juste là, maintenant – le bras de Steve enserrant résolument les épaules de son interlocuteur et renversant un peu du whiskey donc bin caché de Sandra. Steve, il ne pouvait pas boire avec Carnalchouk et les gars d' l'équipe parce qu'il travaillait pis toute, mais Carnalchouk i'le r'pognait dès qu'i repassait près de lui, *come on Stevie, drink with me!* en essayant de mettre le goulot d'une bouteille dans la bouche de Steve qui pouvait pas...

Steve, qui a des dents parfaitement blanches et de petites mèches rousses équitablement disséminées dans le toupet, va r'tourner à Monrial, c'est sûr... Là, il est revenu icitte, dans cette maudite ville où il a grandi, dans cette ville de cul où il a pas joué au hockey, dans ce trou où il s'est trop longtemps ennuyé, mais c'est pas pour longtemps, c'est pas pour toujours et ça, c'est parce qu'à l'automne il va y r'tourner à Monrial pis ça s'ra pas pour travailler au Gobe, ça va-t-êtré pour aller apprendre l'hôtellerie pis la restauration à l'Institut, t'sais l'Institut d'hôtellerie à Monrial? Même si Steve a pas fini son cégep, qu'il a coulé ses cours pis tout décâlissé les rêves de sa mère qui avait mis plein d'argent dans un compte de banque juste pour qu'il aille à l'université, il va s'inscrire à l'Institut, pis Steve, que sa mère pis les autres disent c'qu'ils voudront, il va

devenir son-ne-lier, t'sais un pro du vrai bon vin cher pis toute. Pis c'est pas n'importe où qu'il va devenir son-ne-lier, Steve, même que c'est dans un Relais et Château en France ou quelque part comme ça. C'est ça qu'il va faire, même si sa mère veut pas, même si, elle, elle y croit pas à l'Institut, aux Relais, aux Châteaux, pis toute. Steve, il s'en fout de sa mère qui veut pas, de sa mère qui lui dit en pleurant que s'il veut pas aller à l'université, il y touchera pas à l'argent du compte de banque et qu'il devra partir de la maison où il y a pas de place pour les sans génie qui veulent gâcher leur avenir, gaspiller leur vie. Steve, il lui a brisé le cœur ben comme i faut à sa mère et il sait, lui, c'est quoi, faire pleurer sa mère, avec sa voix de fils qui s'éraïlle un peu, son regard de sans génie qui tombe vers le sol et sa main tremblante qui relâche l'épaule de celui qui est pas d'icitte.

Aussi excité qu'on ait pu l'être de se retrouver dans l'ancre de la bête provinciale à casquette, aussi motivé qu'on ait pu l'être de leur concevoir une joyeuse intervention aux Vanesse modifiées et à leurs Dji-F des régions, de leur planifier un joli carambolage mondain, une belle thérapie de groupe, quand on tombe sur un Steve et ses récits de Carnalchouk, ses rêves de son-nelle-rie et les mères en pleurs qui viennent avec, il faut tout laisser tomber. C'est que voir un Steve, cette petite aberration pétrie dans le monde lisse, terriblement viril et parfaitement inextricable des Dji-F et entendre ses vibrantes confessions, c'est pas drôle.

Dans un cas comme celui-ci, il faut savoir assumer ses limites et fuir le Batown avant qu'il soit trop tard, qu'on pâlisce, tremble et s'agite comme un maître d'hôtel, comme un broussailleux bouc de Pristina. Il faut reconnaître qu'il y a un bout à tout et prendre ses jambes à son cou avant que Steve et tout ce qu'il n'est pas à la veille de comprendre et qu'il refoule dans le bruyant clapotis de sa détresse ne m'achèvent et qu'on soit définitivement déprimé. Il faut rapidement aller se refaire le moral ailleurs, loin de Steve qui, à son insu, est en train de patiemment tisser le récit de la corde qui l'attend, bien nouée à l'une des poutres faîtières de la maison de sa mère.

C'est que même pour un aidant naturel rigoureux et compétent, s'arracher à la poigne d'un Steve qui a passé un hiver à Monrial mais qui ne survivra probablement pas au prochain, un Steve qui s'agrippe à mon bras et que *come on man!* tu peux pas partir tout d'suite, pas comme ça! que j'te paye un verre! et que *come on!* envoye donc! *drink with me!* c'est vraiment pas facile et on peut se dire qu'il y a de ces moments où, pâle, on comprend enfin un peu le maître d'hôtel qui se casse sans attendre sa part de pourboire et les envies de cheval de Richard de Gloucester.